

OEUVRES COMPLÈTES

DE

DAVID RICARDO.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

DAVID RICARDO

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR MM. CONSTANCIO ET ALC. FONTEYRAUD,

AUGMENTÉES

DES NOTES DE JEAN-BAPTISTE SAY,

DE NOUVELLES NOTES

ET DE COMMENTAIRES PAR MALTHUS, SISMONDI, MM. ROSSI, BLANQUI, ETC.

ET PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE L'AUTEUR,

PAR

M. ALCIDE FONTEYRAUD.

PARIS,

CHEZ GUILLAUMIN ET C^{IE} LIBRAIRES,Éditeurs du *Dictionnaire du Commerce et des Marchandises*, de la *Collection des principaux économistes*, du *Journal des Economistes*, etc.

Rue Richelieu, n° 14.

1847

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE DAVID RICARDO.

La vie de Ricardo s'écoula au milieu des secousses les plus violentes qu'aient eu à subir les doctrines économiques, politiques et sociales de l'Europe. Pendant de longues années, en effet, la civilisation moderne ne présenta qu'un bouillonnement confus de principes, d'hommes, d'idées, d'espérances, — symptômes du travail réformateur qui l'agitait dans ses entrailles mêmes; et il semble que les événements se fussent chargés de rédiger pour les penseurs un ordre du jour inexorable où toutes les questions furent posées, non pas avec la courtoisie des programmes académiques, mais avec la brutale sécheresse de la nécessité.

Les disettes répétées, qui ouvrirent pour l'Angleterre le dix-neuvième siècle; les taxes écrasantes qui servirent de rançon pour la gloire des champs de bataille, les oscillations terribles imprimées par les vicissitudes de la politique et de la diplomatie, au crédit, à la production, aux salaires, aux échanges, firent intervenir les économistes; et il n'y a qu'à jeter un coup d'œil fugitif sur cet ensemble de problèmes, pour voir qu'à aucune époque le rôle de l'économie publique ne fut plus grave, plus essentiel. Dépouillant sa majesté abstraite, la science dut s'animer au contact de cette vie fiévreuse et désertier les bibliothèques pour s'épancher en pamphlets virulents, en prédications brûlantes sur tous les esprits. Elle pénétra partout, parce qu'en effet elle avait à donner, ou tout au moins à chercher le mot de la situation, la formule réparatrice. Être économiste, si peu que ce fût, devint donc alors, comme de nos jours, une nécessité logique à laquelle les grandes intelligences obéirent scrupuleusement.

David Ricardo est un de ces hommes qui vont droit au Sphinx pour lui arracher son énigme; qui prennent au sérieux les crises des sociétés, et ses écrits nous le représentent comme un homme bien décidé à s'appuyer sur des réalités et à ne pas s'élancer, dans les régions de l'idéal, à la poursuite de quelque hypothèse plus ou moins ingénieuse. Il fait bon marché de tout cet art qui consiste à disposer symétriquement des syllogismes, à jongler avec des prémisses et des conséquences: il veut un triomphe réel au bout de chaque triomphe de logique, et si sa phrase marche

c'est pour arriver et non pour faire voir en marchant sa grâce et sa souplesse. En un mot, et jusque dans ses Principes, Ricardo écrit sous la dictée des événements et en vue d'un progrès réel, palpable. Aussi ses œuvres reflètent-elles fort nettement les agitations de son époque, et serait-il impossible d'en bien saisir la portée si on ne les encadrait pas dans un exposé à la fois économique et politique des temps où il vécut. Sa vie est tout entière dans ses écrits ; mais ces écrits se relient si intimement au mouvement général de la société anglaise et embrassent tant de problèmes divers, banques, salaires, emprunts, impôts, protection, commerce intérieur, profits, machines, que, pour les comprendre, il est nécessaire d'évoquer, dans un vaste ensemble, tous les souvenirs de son époque. — A la grandeur des faits on mesurera la grandeur des idées et tout naturellement celle de l'écrivain.

L'histoire de l'Angleterre, pendant ce long chaos d'où surgit le dix-neuvième siècle, et, avec lui, le monde moderne, peut être parfaitement symbolisée par deux métaux : — le fer et l'or. L'un arma son bras pour frapper, l'autre circula comme une sève généreuse dans les veines de son industrie, s'accumula dans l'immense réservoir de l'Échiquier, et, s'épanchant sur le continent, suffit à commanditer la guerre et à abattre un grand peuple qui servait de piédestal à un grand homme.

Toute la puissance de l'Angleterre sembla se concentrer, en effet, de 1793 à 1815, sur une seule œuvre, un seul résultat : l'abaissement de la France, le refoulement des idées démocratiques qui, tantôt couvertes du voile lugubre de l'échafaud, tantôt pavoisées de nos éciatantes couleurs, couraient comme un frisson sur tous les esprits, organisaient l'Irlande en bataillons révolutionnaires, et empruntaient l'éloquence brûlante de Fox pour signifier à l'aristocratie sa condamnation et sa déchéance. Dès le jour où la France publia son programme d'égalité et revendiqua, en face de l'Europe, scandalisée de tant d'impertinence, l'insigne honneur pour chaque peuple de se gouverner lui-même et de distribuer équitablement sa richesse ; dès le jour où l'essai d'une société libre se fit ainsi à haute et intelligible voix, il y eut comme une propagande permanente de nos idées, propagande d'autant plus irrésistible, qu'elle se faisait à coups de canon lorsque la plume et la parole ne suffisaient pas.

Or, l'Angleterre d'alors, qui diffère de celle de nos jours, comme le passé de l'avenir, comme la caducité de la virilité ; l'Angleterre de Pitt et de Castlereagh qui demeure séparée de celle de Grey, de Peel et de Cobden par l'épaisseur de vingt réformes égales à vingt siècles, devait être la première à redouter le rayonnement des idées françaises.

Par la forme représentative de son gouvernement, elle tenait à la démocratie autant qu'à l'aristocratie : elle sentait qu'elle avait déjà un pied dans ce qu'elle appelait l'abîme révolutionnaire, et elle n'y voulait pas mettre